Document generated on 02/19/2025 1:08 p.m.

Québec français

Le village... global

Véronique Nguyên-Duy

Number 87, Fall 1992

URI: https://id.erudit.org/iderudit/44809ac

See table of contents

Publisher(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (print)
1923-5119 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Nguyên-Duy, V. (1992). Le village... global. *Québec français*, (87), 100–103.

Tous droits réservés © Les Publications Québec français, 1992

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Véronique NGUYÊN-DUY*

MÉDIA

LE VILLAGE...GLOBAL

L'été est généralement la saison où l'*homo québécus*, pris d'une rage migratoire intempestive, sillonne son vaste territoire. Je ne fais pas exception et tiens mordicus à prendre quelques jours de vacances. Carte géographique en main, je cherche fébrilement le coin de pays où je déposerai armes et bagages. Mon budget étant soumis à une drastique cure d'amaigrissement, je me vois dans la triste obligation de faire une croix sur les plages enchanteresses des Iles de la Madeleine et la toundra du Grand Nord québécois pour porter mon dévolu sur une région moins éloignée. Mais laquelle ? Le choix est vaste : Cantons de l'Est, Laurentides, Bas-Saint-Laurent, Mauricie ou encore Charlevoix. Je me précipite donc au Centre Infotouriste le plus près de chez moi pour glaner un maximum de renseignements sur chacune de ces régions. Je jubile : à moi le dépaysement, à moi l'aventure !!!

Revenue à la maison, je m'empresse de feuilleter le tout. Et c'est avec une pointe de désarroi que je réalise que le dépaysement sera moins grand que je ne l'aurais espéré. En effet, le Québec compte désormais quatre "villages téléromanesques". Celui de *Séraphin*, dans les Laurentides, d'*Émilie*, dans la Mauricie, de *Rose-Anna*, dans Charlevoix, et le *Village d'antan*, à Drummondville. À ceci s'ajoute la région du Bas-Saint-Laurent qui s'affiche désormais comme le *Pays de l'Héritage*. Ce qui caractérise ces attraits touristiques - qu'on décrit d'ailleurs comme majeurs - c'est qu'ils sont tous directement reliés à des téléromans populaires. Ainsi, le *Village de Séraphin* est associé aux *Belles histoires des pays d'en haut*, celui de *Rose-Anna* au *Temps d'une paix*, le *Village d'antan* à *Entre chien et loup* et le *Village d'Émilie*, bien évidemment, aux *Filles de Caleb*. Quant au Bas-St-Laurent, à défaut d'un village, c'est toute la région qui s'identifie au téléroman *L'Héritage*.

Lorsqu'il n'y avait que le *Village de Séraphin* c'était un moindre mal. En effet, l'ancêtre de cette épidémie de villages a longtemps fait cavalier seul et il

était toujours possible de changer de destination-vacances. Mais maintenant, il est bien difficile de voyager au Québec sans tomber sur un coin de pays hanté par quelque personnage téléromanesque. Pour une étudiante qui en est à rédiger sa thèse de doctorat sur les téléromans et qui souhaite ardemment se changer les idées, il y a de quoi pleurer. C'est ce que j'ai fait avant de reconnaître que ce phénomène, qui a connu une expansion sans pareille dans les dix dernières années, est tout à fait captivant.

Ainsi, le Québec compte cinq sites ou région touristiques cousins d'un quelconque téléroman. À défaut d'offrir aux touristes la grandiloquence des Studios Universal de Californie, ces attraits permettent aux téléromaniaques de prolonger leur passion durant la période estivale. Et il faut croire que les promoteurs ont visé juste puisque ces villages connaissent un énorme succès. Par exemple, dès sa première année d'opération, le *Village d'Émilie* a accueilli près de 100 000 visiteurs durant la période allant du 11 juin au 22 septembre. Mais le besoin de renouer avec le merveilleux petit monde des téléromans peut-il, à lui seul, justifier un tel succès ? Je ne crois pas. Il me semble en effet important de considérer que quatre des cinq sites touristiques sont inspirés de téléromans qui se déroulaient dans le Québec rural de la fin du siècle dernier ou du début du présent siècle. Par exemple, les *Filles de Caleb* se déroule de 1892 à 1917 et le *Temps d'une paix* couvre la période de l'entre-deux guerres. Il apparaît donc que ces sites touristiques proposent un savant mélange de réalité et de fiction où se mêlent indifféremment le présent et le passé, l'histoire de la production du téléroman et l'histoire même du Québec. C'est précisément cette ambiguïté qui fait dire à un journaliste, à propos du *Village d'Émilie* : « [...] le village conçu pour le cinéma avec une minutie maniaque du détail, est un vrai musée. Leçon d'histoire, autant qu'objet de culte, pour les fans d'Émilie et d'Ovila ».

Ainsi, les visiteurs, plongés dans une atmosphère d'antan, sont susceptibles d'y voir le témoignage d'une époque révolue. Ceci n'est pas sans rappeler les nombreuses expositions privilégiant une esthétique de la reconstitution, qu'Umberto Eco commente en ces termes:

« Il existe une constante de l'imagination et du goût américains moyens pour qui le passé doit être conservé et célébré sous forme de copie absolue, de format réel, à l'échelle 1/1: une philosophie de l'immortalité avec duplicata ». Dans ces expositions, qui mélangent les artefacts et les copies dans un continuum vraisemblable, la distinction entre vrai et faux devient très difficile à faire. Ceci n'empêche pas, bien au contraire, des milliers de touristes de visiter ces « musées » et d'avoir le sentiment très fort d'être mis en contact avec le passé. Il est donc possible de penser que les villages téléromanesques tentent d'exploiter cette passion du plus vrai que vrai, cette esthétique de la reconstitution historique.

Mais, à la différence des musées dont traitait U. Eco, les *Village d'Émilie* et autres ne se présentent pas comme des expositions purement historiques. Ce sont avant tout des sites de tournage convertis en sites touristiques. Ainsi, s'ils peuvent être imprégnés d'une ferveur nostalgique au contact de ces reconstitutions, les visiteurs ne peuvent totalement oublier qu'ils se déplacent dans des décors ayant servi à la production de leur téléroman préféré. Et là, c'est la fascination qu'exerce le monde du spectacle sur le commun des mortels qui opère. En effet, sur les murs de la maison des Pronovost - famille bien connue des trois millions de téléspectateurs ayant suivi la série *Les filles de Caleb* - se retrouvent des photographies prises lors du tournage du téléroman. On peut y voir la belle Marina lors de la séance de maquillage, le beau Roy en pleine répétition. De plus, afin de mieux donner l'impression de percer le secret des dieux, des guides en costume d'époque racontent les anecdotes les plus savoureuses de cette réalisation. La mystification est totale. Le *village* se présente alors comme un pur construit visant à dévoiler cet autre construit qu'est le téléroman tout en conviant le visiteur à un contact fortuit avec l'histoire du Québec. « De quoi se plaint-on ? De l'impression de gel mortuaire dans lequel baigne la scène ? De l'illusion de vérité absolue qui en émane pour le visiteur naïf ? [...] Du respect kitsch qui saisit le visiteur, excité par sa rencontre avec un passé magique ? Ou du fait [...] qu'il appréhende au moins dans une certaine mesure l'idée du passé ? ».

Chose certaine, ces nouveaux villages nous convoquent à un passé doublement reconstitué; par la série télévisée d'abord et ensuite par l'exposition elle-même. Par exemple, le téléroman *Les filles de Caleb* est une lecture romanesque du passé et le *Village d'Émilie* se pose comme une lecture romanesque de la production de cette série et de l'interprétation du passé qui y était faite. La dimension historique est donc diluée d'autant de degrés. Ceci n'empêche cependant pas la confusion de régner, comme on peut le constater dans ce commentaire concernant le *Village d'Émilie* : « Dans ce beau front de la colonisation mauricienne née avec le siècle, ce village imaginaire a été conçu à partir des décors de cette télésérie. L'authenticité étonne les visiteurs. » J'aimerais bien comprendre à quelle authenticité l'auteur fait ici allusion. À celle du téléroman, de ses artisans et de ses décors ou encore à celle du passé évoqué par cette reconstitution ? Connaissant le succès sans cesse renouvelé des téléromans à saveur historique, constatant la prolifération effrenée des villages et autres attraits touristiques reliés à ces productions, sachant que le *Village d'Émilie* se propose de devenir le Musée permanent des séries télévisées et enfin, ne pouvant ignorer les difficultés d'attraction que rencontrent les véritables musées et sites historiques, je m'interroge. Après l'information-spectacle, assistons-nous à la consécration de l'histoire-spectacle ? Sommes-nous en train de faire du récit fictif qu'est le téléroman un mode privilégié d'accès au passé ? Sommes-nous en train de laisser la fiction prendre le pas sur la réalité ?

1. DOSTIE, Bruno.- *Arlette Cousture tout à l'écriture d'un nouveau roman qui raconte la vie de gens ordinaires, La Presse,* samedi 27 juillet 1991, p. C-7.

2. ECO, Umberto.- *La guerre du faux,* chapitre intitulé : *Les forteresses de la solitude,* Paris, Grasset, 1985, p. 12.

3. *Ibid,* p. 15.

4. PRESSE CANADIENNE.- *Deux fois plus de visiteurs que prévu au Village d'Émilie, La Presse,* Montréal, samedi 27 juillet 1991, p. E-17.

*Département des communications. UQAM.